

Revue québécoise de psychologie , vol. 27, no. 1, 2006
RENCONTRE AVEC... Jean-Charles LESSARD (1922 - ...)

Après avoir été mis en contact très tôt avec la problématique des enfants en difficulté, Jean-Charles Lessard a orienté ses études dans ce sens : doctorat à Paris, enseignement universitaire, fondation à Québec d'un centre psychopédagogique, échanges avec les États-Unis et la France forment une carrière bien remplie.

Pierre Michaud

Université du Québec à Montréal

P.M. Tout d'abord, j'aimerais savoir comment vous avez découvert la psychologie vers 1945.

J.C.L. J'étais moniteur au Centre d'orientation sur le boulevard Gouin à Montréal. Mon travail consistait à exercer de la surveillance et à recueillir des observations sur le comportement de ce qu'on appelait des « enfants problèmes ».

P.M. Au Centre d'orientation, je crois qu'il y avait une section qui recevait, en internat, ces enfants problèmes.

J.C.L. Oui. Et d'octobre 1946 à mars 1949, j'ai fait un travail qui consistait en la mise au point et l'utilisation d'une technique de groupe qui s'appelait le psychodrame. C'était pour des fins de rééducation et de socialisation avec ces enfants. On communiquait, on échangeait avec d'autres qui travaillaient aussi sur cette technique.

P.M. Qui travaillait sur le psychodrame dans ce temps-là?

J.C.L. André Lussier et d'autres dont je ne me souviens pas. Il y avait une à deux sessions de groupe par semaine. Ensuite, j'ai fait un stage, toujours au Centre d'orientation. Je faisais passer des examens psychologiques à des enfants problèmes ou à des sujets retardés au plan intellectuel. C'était dans le cadre de mes études.

P.M. Si je comprends bien, ce qui vous a amené à la psychologie, c'est d'être moniteur auprès de ces enfants problèmes.

J.C.L. En un sens, oui. Parce que là, j'ai découvert que pour comprendre leur peu de réussite, malgré leur grand talent, il fallait une dimension complémentaire à l'enseignement et à la pédagogie. La psychologie est devenue une greffe indispensable pour rendre plus efficace l'intervention. À ce moment-là, nous avons fait beaucoup de travail d'équipe avec les pédagogues grâce aux discussions de cas, ce que l'on appelait des conférences de cas. La même chose se faisait en France avec le Dr Clément Launay. J'avais été stagiaire avec le Dr Jean Raimbault, également.

P.M. Est-ce qu'il y avait quelque chose de particulier chez les enfants pour que vous vous intéressiez à la psychologie?

J.C.L. Je dirais que j'ai été très sensibilisé à l'utilité incontournable de la psychologie chez les enfants par le père Mailloux, qui venait pour des conférences de cas, de même que par André

Lussier et Jeannine Guindon. Cette dernière supportait elle aussi la fonction d'éducatrice spécialisée.

P.M. Au Centre, est-ce qu'il y avait déjà des psychologues qui travaillaient avec les éducateurs ou avec les pédagogues?

J.C.L. Dans l'institution, il y avait des éducateurs mais pas nécessairement de psychologues. Certains y étaient rattachés et venaient apporter leur contribution.

P.M. Après cela, vous commencez vos études en psychologie.

J.C.L. À peu près en même temps. J'ai d'abord fait mon baccalauréat à l'Université de Montréal.

P.M. On peut rappeler qu'à cette époque le baccalauréat en psychologie se donnait un an après le bacc. ès arts; la licence venait deux ans plus tard. L'année de scolarité du doctorat complétait la formation.

Avez-vous fait cela sans interruption?

J.C.L. Oui, d'une seule traite. Ma fonction et mon appartenance au Centre d'orientation me donnaient un appui à la fois professionnel et financier.

P.M. Avez-vous des souvenirs à propos des études?

J.C.L. À propos des études...

P.M. Des choses typiques, comme par exemple la première année vécue par beaucoup comme un calvaire parce que cela ne correspondait absolument pas à l'idée que l'on se faisait de la psychologie.

J.C.L. Pour certains, la psychologie était la psychologie expérimentale. Ils développaient l'aspect quantitatif de la psychologie et on passait les tests du WISC, du Wechsler et aussi du Barbeau-Pinard. Mais au Centre, on s'efforçait de garder la dimension qualitative du quantitatif que nous donnaient les tests. Il y a eu comme ça des petits échanges serrés... On avait l'air d'être des cliniciens la tête haute... qui connaissaient tout, qui allaient au fond des choses, cela était inspiré aussi de la psychanalyse.

P.M. Déjà à ce moment-là?

J.C.L. Oui par le père Mailloux et également André Lussier...

P.M. Est-ce que Miguel Prados était là?

J.C.L. Oui.

P.M. Est-ce que la thèse de licence vous a posé problème?

J.C.L. Non. J'avais fait des études expérimentales. De plus, c'était accepté qu'on fasse des études sur le « drame spontané ». C'était le psychodrame, mais on ne voulait pas l'appeler ainsi. J'ai utilisé cette technique avec des élèves retardés au plan intellectuel de même qu'avec des élèves doués. Ça permettait de compléter ce qu'apportaient les tests traditionnels quantitatifs.

P.M. Ça m'étonne que le psychodrame ait déjà été là dans le temps parce que c'est venu de Moreno.

J.C.L. Le psychodrame était également pratiqué aux États-Unis, dans les institutions pour jeunes handicapés intellectuels.

P.M. Déjà à ce moment-là!

J.C.L. Et puis, quand on avait un peu le sens du jeu et du théâtre, qu'on était comédien, c'était encore mieux avec les jeunes qui participaient. Donc, après la licence et la scolarité du doctorat, j'avais terminé, en ce sens que je n'envisageais pas faire ma thèse de doctorat à l'Université de Montréal. J'enseignais à l'Université Laval, comme chargé de cours et j'avais un poste à Sherbrooke, à la Société de réhabilitation où je travaillais comme psychologue.

P.M. Tout de suite après les études?

J.C.L. En effet. Et par l'Université Laval, j'ai eu la possibilité de compléter mon doctorat à l'étranger. Ainsi, j'ai obtenu des équivalences à l'Institut catholique de Paris. D'autres milieux travaillaient dans le domaine du retard intellectuel, mais j'ai choisi Paris. L'Université Laval m'avait octroyé une année sabbatique. À Paris, des professeurs m'avaient suggéré d'aller aussi sonder le contenu des enseignements à la Sorbonne; j'y ai obtenu un statut d'étudiant libre. J'ai fait ma thèse sur les intérêts professionnels du déficient intellectuel. À ce moment-là déjà, la question de la terminologie était importante : déficience intellectuelle, retardé mental, déficient mental, etc. On voulait faire en sorte que la « détérioration » du vocabulaire ne soit pas trop imposante : on ne voulait pas créer de préjugé défavorable chez les enfants, chez les parents et dans les organismes qui s'occupaient d'eux. J'ai fait la soutenance de thèse par après en retournant à l'Institut catholique et ça s'est bien passé. Il y avait des questions semblables à des bombes à la soutenance parce qu'il y avait un réseau de « personnages ». Par exemple, on me demandait : « Monsieur le Canadien, qu'est-ce que vous pensez de telle chose... ». Ce fut bien...

P.M. C'était impressionnant, dans un amphithéâtre?

J.C.L. Oui. Après, en revenant, pour me réconcilier avec l'éducation, j'ai fait un diplôme en éducation, en pédagogie, ici à l'Université Laval.

P.M. Mais si je comprends bien, tout de suite après la scolarité de doctorat, vous étiez professeur à l'Université Laval.

J.C.L. Tout de suite après, oui.

P.M. Et vous alliez à Sherbrooke aussi.

J.C.L. Oui, en quittant l'Université de Montréal, j'ai eu une offre à Sherbrooke.

P.M. C'était un tout nouveau département à ce moment-là?

J.C.L. Ce n'était pas un département officiel, c'était la Société de réhabilitation qui avait des contacts avec l'Université de Sherbrooke.

P.M. En quelle année?

J.C.L. Vers 1950.

P.M. Et après la thèse de doctorat?

J.C.L. Je suis revenu à l'Université Laval où j'ai été actif dans la section « enfance inadaptée ». Puis, le remaniement de l'École de pédagogie et d'orientation a amorcé la création de la Faculté des sciences de l'éducation. Cette faculté a fondé le Département de psychopédagogie. J'ai été titulaire du Département de psychopédagogie. Là, on enseignait à des futurs enseignants qui se spécialisaient en enfance inadaptée. C'est la psychologie et la pédagogie applicables à l'éducation spéciale que les américains développaient comme un complément indispensable à l'intervention pédagogique.

P.M. Est-ce qu'il y avait un lien entre ce département de psychopédagogie et le département ou l'école de psychologie?

J.C.L. Il y avait des échanges, mais pas de lien parce que nous étions trop pédagogues, pas assez psychologues, même si nous étions diplômés en psychologie. C'étaient deux domaines distincts.

P.M. Et les autres étaient trop psychologues et pas assez pédagogues...!

J.C.L. On ne préparait pas les étudiants aux mêmes fonctions. Même si parfois, avec des échanges, comme à l'occasion des soutenances de thèse que l'on présidait ou des thèses que l'on corrigeait, on apportait notre contribution à la psychologie. C'était une psychologie qui n'était pas orientée de la même façon pour former des étudiants.

P.M. Est-ce qu'il y a eu d'autres études après Paris?

J.C.L. À part le diplôme en pédagogie, non. Par contre, j'ai fait des stages à l'Université de South Florida, à l'Université du Maine et à l'Université du Massachusetts, au M.I.T. sous la forme d'échanges. Par exemple, on travaillait sur des échelles de comportement adaptatif, des tests d'intérêts professionnels ou « vocationnels » et aussi avec d'autres tests, des tests projectifs, mais pour trouver les intérêts professionnels, occupationnels des jeunes. C'était des images qui donnaient des situations de métier et on les faisait parler là-dessus. On avait alors des échanges avec des « personnages » américains sur ces données.

P.M. Est-ce que ces échanges ont produit des résultats?

J.C.L. Oui parce qu'il y a eu l'échelle de comportement adaptatif, que j'ai traduite, et qui fut reprise par un autre psychologue du Québec.

P.M. Qui est-ce?

J.C.L. Paul Maurice a repris cette échelle et l'a appelée l'ÉQCA (Échelle québécoise de comportements adaptatifs). D'autres échanges ont suivi concernant l'application pédagogique et psychopédagogique de l'ordinateur avec des centres reliés à l'Université du Maine et du Vermont. Ainsi, la recherche d'une orthophoniste, Monique Loubert (1988) portait sur la traduction et l'adaptation d'un « logiciel parlant » (MicroLADS) et concernait l'identification des difficultés et des conditions d'apprentissage des structures du langage réceptif et expressif. Là encore, la mise à jour de cet instrument nous a permis un appui et une contribution continue de la psychologie.

P.M. Est-ce relativement récent?

J.C.L. Non. C'était dans les premiers temps, vers 1970. Ça ne ressemblait pas à de l'enseignement ni à de la psychologie, ça n'avait l'air de rien...!

P.M. Ce n'était pas de l'informatique non plus?

J.C.L. Non, pas intégralement. C'était plutôt le début des applications psychopédagogiques de l'ordinateur.

P.M. Après cela, vous avez toujours fait carrière ici à l'Université Laval en psychopédagogie?

J.C.L. Oui.

P.M. Avez-vous des souvenirs de cette époque-là?

J.C.L. Quand on a fêté le 25^e anniversaire puis le 40^e du Centre psychopédagogique (2004), il y avait des entrevues avec des anciens élèves et des élèves qui étaient présents à ce moment-là. Lors des entrevues avec les trois fondateurs, Maurice Meunier, psychologue, Thérèse Ouellet, enseignante, directrice et moi-même, psychologue, un élève disait : « M. Lessard était drôle ». Un autre avait trouvé l'entrevue plus stressante parce que c'était enregistré. Naturellement, on avait rencontré tous ces élèves qui signaient le petit cahier d'histoire et on référait un peu à ce qu'on pourrait appeler l'importance de la psychologie.

P.M. C'était une aventure de fonder un centre de psychopédagogie?

J.C.L. Oui! On recevait des élèves qui venaient des écoles régulières mais qui ne pouvaient pas réussir. Les écoles ne savaient pas trop quoi faire avec eux et c'est là que la réponse est devenue utile pour...

P.M. ... se libérer de ces élèves-là?

J.C.L. Oui. Et les parents disaient : « On se demande si on va continuer de les envoyer à l'école si on ne trouve pas d'autre chose. » Il y a une question que Mme Ouellet se posait : « Pourquoi est-ce que des enfants brillants ou tout au moins parfaitement normaux ne réussissent pas à s'adapter à l'école? » Et un peu méchamment, on donnait la réponse d'une simplicité déconcertante : « C'est parce que l'école n'est pas adaptée à eux. » Après l'accueil d'un certain nombre de jeunes qui ne réussissaient pas, le travail a eu des effets positifs. Ensuite, il y a même eu des échanges avec les écoles, les commissions scolaires, des échanges de procédés, etc. Et il y avait également des représentations que le directeur du Centre faisait auprès de certaines commissions scolaires qui nous envoyaient des élèves.

P.M. J'imagine, mais je peux me tromper, qu'un tel centre a dû être reçu avec scepticisme par les différents milieux.

J.C.L. Il y avait des réserves. Ce n'était pas tout le monde qui voulait souscrire à un travail de collaboration entre les professeurs qu'on avaient entraînés et les psychologues qu'on essayait de situer par rapport à l'application de la psychologie. C'est la différence entre thérapie et psychopédagogie qui a été difficile à établir. La psychologie, l'éducation et l'enseignement conjoints pouvaient devenir thérapeutiques, c'est-à-dire qu'en les combinant, on pouvait solutionner des problèmes en tout ou en partie.

P.M. Mais ce n'était quand même pas de la thérapie qu'on voulait faire?

J.C.L. Non. Au début, il y en a qui ont commencé dans cette optique. Mais avec les rencontres, l'esprit qui motivait s'est fusionné de plus en plus. La psychologie est restée la psychologie et l'éducation, l'enseignement, mais il y a eu un travail de collaboration et aussi de formation. Les éducateurs ne jouaient pas aux psychologues et les psychologues ne jouaient pas aux éducateurs. Les parents étaient reçus, accueillis et expliquaient à leur façon la situation de leur jeune. Ils bénéficiaient également d'une action favorable à l'éducation, au support et à l'appui. Il fallait donc que les parents soient entraînés à supporter l'école, supporter le professeur, supporter tout le personnel.

P.M. Est-ce qu'il y a des souvenirs typiques de cette époque-là?

J.C.L. Il y en a sûrement. Il m'en revient un : le spécialiste de l'entretien, l'homme de ménage qui était formé pour circuler dans les corridors à travers le va-et-vient des élèves, on l'appelait et on l'appelle encore Monsieur Net! Parfois il y avait des élèves qui étaient durs, violents; les salles de réflexion, de retrait, ont été une des mesures utiles pour calmer les élèves.

P.M. Y avait-il des relations, des échanges avec la France ou les États-Unis?

J.C.L. Il y avait des échanges aux États-Unis, notamment avec la ville de New York, qui faisait de l'éducation occupationnelle (*special occupational education*). On avait des parentés d'approches, si on peut dire. En France, on échangeait sur l'éducation spéciale, les classes spéciales qui consistaient justement à aider les jeunes handicapés, soit au plan intellectuel, soit pour d'autres types de difficultés. Il y avait donc une parenté d'approches et entre autres, lors d'un sabbatique, je suis allé visiter de telles écoles pour échanger sur nos expériences respectives. Dans certains cas, c'étaient des retrouvailles.

P.M. Des gens que vous aviez déjà rencontrés à Paris lors de vos études?

J.C.L. Oui, mais aussi au sens d'une approche. On se rassemblait, on se retrouvait autour d'une même problématique.

P.M. Il y a d'autres choses qui pourraient ressortir de la carrière?

J.C.L. Pour l'instant, non.

P.M. Qu'est-ce qu'on fait quand on est à sa retraite?

J.C.L. On essaie de trouver du temps! Parce que n'ayant pas un horaire commandé, on peut se permettre de s'attarder à certains contenus, certains sujets, certaines activités sans que le règlement ou l'agenda ne vienne frapper à la porte. C'est la réaction, je crois, de plusieurs collègues qui nous disent : « Je n'ai plus le temps ».

Propos recueillis le 30 novembre 2004